

plus manipulateurs. Le plus huilé des plus huilés rouages. J'allais bientôt entrer dans les hautes sphères, c'était certain.

Et puis, un jour... Un jour, dans le petit appartement que je louais dans cette tour en bordure de ville, assez bas pour ne pas attirer l'attention, assez élevé pour profiter du jour de temps en temps, Jeza est venue me chercher chez moi. Je la voyais régulièrement, comme les trois autres qui m'interrogeaient à tour de rôle. C'était le matin, très tôt, et comme je ne m'étais endormie que deux heures avant, je ne devais pas avoir la plus belle mine du monde. Elle, par contre, rayonnait. Elle m'a parlé avec enthousiasme de l'aboutissement du plus grand projet de la guilde.

«Ça va être extraordinaire. Une récompense incommensurable pour tous ceux qui pourront y assister. Nous ne serons pas nombreux, en regard de la foule qui constitue la guilde. Juste les meilleurs et les chefs. J'ai appuyé pour que tu puisses y prendre part, tu sais. J'ai vu en toi un grand potentiel, il est temps qu'il s'accomplisse!»

Et bla-bla-bla... Elle parlait, parlait tout en déballant un paquet contenant une robe magnifique, rouge sang. Je lui ai rendu son sourire, j'ai rangé le vêtement avec quelques autres affaires et je l'ai suivie.

Nous étions probablement une centaine. Je connaissais un bon nombre d'entre eux. Je me souviens avoir eu un petit frisson de fierté en constatant que ni Nanel, ni Helbert, ni aucun de mes compagnons du début—du moins ceux qui avaient survécu—n'avaient assez progressé pour mériter d'être là. On nous a fait prendre des véhicules légers, tirés par des chevaux au poil sombre et destinés à nous conduire sur le lieu d'une cérémonie secrète où l'on pourrait donc enfin assister à l'aboutissement d'un projet de plusieurs dizaines d'années, d'après la rumeur qui courait dans les

CEUX QUI CHANGENT

de mes amants et amantes ne parvenaient plus à me réchauffer ni à faire taire les inquiétudes qui empoisonnaient toutes mes pensées. J'ai fini par comprendre qu'il me manquait quelque chose. J'ai mis encore un an avant de réaliser que c'était moi-même.

Et puis... Il y a eu la catastrophe. Je croyais avoir réussi à donner le change. J'avais pris sur moi, j'étais déterminée à être l'élément modèle, au service de ses ambitions. Et elles étaient hautes. J'avais décidé que c'était ça que je voulais, ça qui me brûlait de l'intérieur. L'ambition. J'ai redoublé d'énergie, j'ai demandé les missions les plus délicates, celles où il fallait vraiment être un funambule de la manipulation, celles où le moindre faux pas peut vous coûter des mois de préparation. J'ai dérobé des objets magiques et mystérieux. J'ai débarrassé des familles de certains de leurs éléments pour permettre à d'autres, plus malléables, d'occuper des postes importants. Je suis encore montée en grade. J'étais dans la machine, mécanisme impeccablement huilé, qui ne grippe jamais, je ne pensais que par et pour la guilde. J'étais devenue la machine, je ne voyais rien d'autre, ne voulais rien voir d'autre.

Et toujours, je me sentais dévorée de l'intérieur. Je prenais des risques, dans le cadre de mes missions, parce que s'il n'y en avait pas eu là, je les aurais inventés ailleurs. C'est à partir de ce moment qu'ils ont commencé à me parler. Des hauts dirigeants de la guilde. Deux femmes, deux hommes. Ils m'ont convoquée ou sont venus discuter sans cérémonie. Ils m'ont posé des questions, très intimes parfois, sur ma façon de comprendre les choses ou sur mes habitudes... Je leur ai répondu ce qui, d'après moi, leur ferait plaisir. Et ça marchait. J'étais fière de moi. Plus manipulatrice que les

Bien sûr, tout ça a eu des conséquences. J'ai merdé une ou deux missions. Je me suis fait remonter les bretelles. Et puis, un jour, j'ai été proprement tabassée dans la rue. Je n'avais rien vu venir. Il faisait nuit, la passerelle était déserte, une main m'a tirée par le bras sur une balustrade oubliée. Ils m'ont dépouillée—j'avais les moyens de m'offrir des vêtements d'assez bonne qualité et portais une bourse modérément garnie à ma ceinture—abandonnée sur le pavé sans connaissance avec du sang plein la bouche, une épaule démise par une mauvaise chute après avoir tenté de les semer via un chemin de cordes, deux côtes cassées et une impressionnante variété d'ecchymoses de diverses couleurs sur le corps. C'était la première fois que ça m'arrivait. J'avais déjà pris des coups bien sûr, peut-être pas autant que j'en avais donné, mais là, j'avais senti la mort de près. Tout, dans l'apparence et l'attitude de mes agresseurs, laissait penser qu'ils étaient des traîne-savates cherchant à échapper à cette foutue guerre qui buvait le sang de la ville. Mais la guilde ne m'avait pas protégée. Elle n'a pas sévi non plus par après, n'a pas châtié mes assaillants. J'en ai déduit que la guilde m'avait punie, moi.

À partir de là, j'ai arrêté de m'alcooliser en public et j'ai commencé à me poser des questions. Oh, toutes simples. Du style : et la prochaine fois, ils me tuent ? Je croyais avoir assez travaillé pour représenter une certaine valeur à leurs yeux. Ils m'avaient formée, je leur avais tout donné. J'avais fait des sacrifices. Je m'étais pliée à leurs règles, même les plus absurdes. J'étais montée en grade, signe que ma bonne volonté m'avait rendue appréciable. Un bel outil. Et au prochain pas de travers, ils me tuent ?

La vie était plus simple, avant. J'ai commencé à réfléchir toute seule dans le noir, dans mon lit, la nuit. De toute façon, depuis des mois, je peinais à m'endormir... Même les bras

ADJAÏ AUX MILLE VISAGES I
CEUX QUI CHANGENT

AQUILEGIA NOX

LUDOMIRE 05
PVH ÉDITIONS

se ressentait jusque dans ma vie privée et c'était pareil pour tout le monde. Mes « copains » m'ont fait assez de sales coups pour que je n'aie plus de remords à leur rendre la pareille... J'ai changé, j'ai bouclé dans un placard un peu tous mes sentiments pour ne laisser transparaître que ce qui m'était utile pour manipuler un interlocuteur. La guilde était une belle machine bien huilée. La machine écrase, la machine broie, la machine tue. Elle tue tous ceux qui ne savent pas s'y conformer et les autres regardent sans rien faire, compatissants parfois, condescendants toujours. Ceux qui ne restaient pas, ceux qui foiraient, c'était simplement ceux qui n'avaient pas les épaules. Et quand on n'a pas les épaules pour vivre, on mérite son sort. Pas de place pour ceux qui ne s'adaptent pas, pas de temps à perdre, le gâteau n'est pas pour eux et c'est tant mieux : ça en fait plus pour nous, les vrais, ceux qui font l'effort de se couler dans le moule ou ceux qui sont nés pour ça.

J'avais enfermé ma personnalité dans le carcan de la guilde. Je ne voyais plus Edonir, mais je savais ce qu'il faisait. Et si, au début, j'avais craint que ses activités ne nous mettent en rivalité, j'ai fini par l'accepter comme une fatalité. Je prenais la liberté de boire, quand je me trouvais chez moi, parce que je me sentais en sécurité, ce qui ne m'était pratiquement jamais arrivé jusque-là. Et puis, j'ai commencé à boire aussi en dehors, parce qu'en fait, la sécurité, peut-être que ce n'était pas mon truc. Ça m'a mise dans des situations un peu étranges où je parlais trop, où des flots de sentiments contradictoires, violents, me submergeaient quelquefois, et seul l'alcool à plus haute dose me permettait de les enfermer de nouveau. J'étais devenue une experte dans l'art de cerner les autres et je ne me comprenais plus moi-même.

moi, bien d'autres ambitions. Aucun chef attitré ne supervisait la « bleusaille ». En fonction des missions, différentes personnes s'adressaient à nous. Par cette diversité, nous progressions rapidement.

Notre activité à la guilde nous avait aussi mis à l'abri des besoins matériels, ce qui était vraiment appréciable en ces temps troublés. Quelques années ont passé. J'ai appris beaucoup de choses. Lecture, écriture et calcul, d'abord. Il faut dire qu'avec la guerre, ce genre de connaissance n'était pas enseigné ailleurs que dans les écoles de magie, qu'elles soient arcaniques ou religieuses, accessibles à la noblesse ou aux riches. Les autres n'étaient destinés qu'à devenir piétaille, soldats, chair à canon. Et pour ça, le minimum d'éducation était le mieux, seuls les gradés avaient besoin de savoir lire. Un fantassin est plus manipulable s'il n'a les moyens de se renseigner que via sa hiérarchie, laquelle invente ce qui lui plaît pour motiver ses troupes à haïr l'ennemi et lui donner envie de l'exterminer. Pour les gamines et gamins des rues comme moi, intégrer une telle guilde, c'était l'occasion de s'instruire. Si nous devons nous introduire dans les diverses couches de la société, notamment les plus hautes, nous devons avoir de la culture. J'ai appris sur la ville, sur la vie, sur l'histoire et la politique, sur l'art de l'infiltration, de la négociation, comme celui du combat de rue... Et surtout les poisons, notre arme de prédilection. Ceux qui rendent malade, ceux qui endorment la volonté, ceux qui délient les langues, ceux qui tuent... Tous, je savais les fabriquer à partir des plantes que l'on trouve chez les herboristes sans scrupules.

J'ai observé, analysé les personnalités de ceux que je devais espionner, voler, assassiner. J'ai appris à les connaître sans m'attacher, à devenir froide, calculatrice. J'ai mérité des confiances pour pouvoir les trahir commodément. Ça

À ma famille

lumineux en contraste de sa peau sombre. Helbert, le grand carré au regard dur qui ne parlait pas beaucoup et riait encore moins. On formait une belle équipe...

Je fréquentais encore Edonir, mais discrètement. Il avait sympathisé avec d'autres changelings, ils se serraient les coudes. Moi, je n'étais pas tellement dans cette philosophie. Le communautarisme, je ne vois pas l'intérêt, je ne l'ai jamais vu. Mais c'était leur truc. On se rencontrait une fois par mois à peu près, dans une chambre de la basse-ville, éclairée par des lampes à huile qu'ils aimaient parfumer de ces épices qui font un peu tourner la tête. Ils me parlaient de leurs projets. Ils essayaient d'organiser un petit trafic, couraient de plans foireux en espoirs plus grands... Je ne leur ai jamais dit pour qui je travaillais, bien sûr. Mais Edonir... Un jour, on s'était assis tous les deux sur une corniche, on s'était habillés comme des ramoneurs, les seuls gamins mal fagotés qui n'attiraient pas l'attention dans les hauteurs de la ville. Il devait surveiller les allées et venues d'une noblesse quelconque et je lui tenais compagnie. Il a dit :

« Tu sais, tu risques d'y laisser des plumes.

— À quoi ?

— À qui, tu veux dire. Tes nouveaux potes. Ça vient de là, leur nom. De tous ceux qui croient qu'y vont y arriver et qui se font plumer. C'est comme ça qu'y font leur beurre.

— Tu racontes n'importe quoi. »

Il savait. Lui, il avait compris.

Le « Roi de la fête » n'était plus mon chef. En fait, je ne l'ai pour ainsi dire plus revu à partir du moment où j'ai officiellement intégré la guilde. Je l'ai croisé, de temps en temps, et, à chaque fois, il me regardait de son petit œil narquois... J'avais choisi de ne pas remarquer le sourire en coin qui s'étirait dans ma direction, d'où que je l'observe. Je l'ignorais. De toute façon, lui n'était qu'un recruteur et j'avais,

À force d'efforts, j'ai fini par les envoyer en plein dans le mur. C'était ça, mon objectif final, les obliger à détourner un objet de grande valeur, pendant son acheminement jusqu'à la ville. La grosse machine à vapeur montée sur rail qui l'amènerait du nord, à l'opposé de la zone de front, était réputée difficile à prendre. Le piège tendu permettrait à un petit groupe de mes collègues de s'infiltrer et de dérober la relique malgré la surveillance d'une garde bien fournie. J'avoue qu'à la fin, je côtoyais cette famille depuis assez longtemps pour m'être un peu attachée, mais bon... Un bibelot de plus ou de moins, quand on a déjà la fortune, ce n'est pas si grave, hein ? Je n'avais tué personne, pas vrai ? Ben, tiens. Personne à part le fils qui était parti avec le convoi transportant l'objet et qui avait essayé de le protéger au péril de sa vie. Et sans parler de l'usage que ma chère guilde a fait de ce truc un peu magique quand elle l'a eu entre les mains. Mais ça, il m'a fallu plusieurs années dans leurs rangs avant de l'apprendre... à mes dépens.

Quoi qu'il en soit, j'avais gagné mes premiers galons. J'ai eu le droit d'intégrer la guilde. On m'a offert un petit pendentif en forme de plume, j'ai commencé à rencontrer des gens, on m'a affectée à une équipe... Pendant un temps, j'ai surtout dû jouer les monte-en-l'air, m'infiltrer dans des maisons de la haute — au sens propre, aux points les plus élevés des tours, au risque de me rompre le cou — avec un ou deux complices, la nuit, pour dérober des papiers, des actes de vente, des correspondances entre conseillers militaires... La Plume noire tirait tellement de ficelles... Je crois que si nous avions dû comprendre toutes les conséquences de nos missions, nous aurions eu le vertige, mais qui s'en souciait, parmi notre joyeuse bande de trompe-la-mort ? Je travaillais beaucoup avec deux gars, Nanel et Helbert. Nanel, avec ses oreilles pointues, son pif cassé et son sourire rigolard,

TIRE-LAINE	9
LA PLUME NOIRE	23
RENAISSANCE	38
VOLEURS	56
RAZELANE	69
DÉBUTS	85
LA HAUTE	99
ROMO	115
L'ORIFLAMME DU CETTI	129
AGONE	146
FAMILLES	164
LA CHUTE	177
MORTS	191
SUR LA ROUTE	204

lointaine. J'ai dû faire illusion deux heures, en étant optimiste. Deux heures bien rentabilisées, cela dit, puisque j'ai quand même réussi à rouler un patin au fils aîné et à lui piquer le contenu de ses bourses. Oui, toutes. OK, il était jeune, mais moi aussi. Ça lui a peut-être appris la méfiance, parce qu'après que je me sois barrée, les gens commençant à poser trop de questions, il a dû se sentir très, très con. Moi, je m'en foutais, j'étais restée le temps imparti sans me faire démasquer ni ficher dehors ni dénoncer à la milice, j'avais pu m'intégrer ni vu ni connu, j'avais réussi mon premier test.

Par la suite, il y en a eu d'autres, plein d'autres. J'ai dû déployer beaucoup d'efforts pour faire passer ma capacité à changer de tête pour un incroyable talent de déguisement, jusqu'au jour où le « Roi de la fête » a souligné que, s'il avait engagé un changeling, c'était bien pour ça. Je me suis sentie stupide.

On a fini par me demander de bosser un peu plus dans la longueur. J'ai dû retourner dans cette famille une bonne dizaine de fois. D'abord, uniquement à l'occasion de réceptions, puis pour m'immiscer de plus en plus profondément dans son intimité. Me lier aux uns et aux autres, faire travailler la rumeur, devenir confidente—oui, pour eux, j'ai toujours été une femme, mais jamais la même au début—, conseillère... Le personnage qui m'a finalement le plus servi auprès d'eux, c'est celui de cette grande gigue aux cheveux gris et à l'air pincé, prétendue gouvernante d'un lointain cousin à la recherche de la protection de la famille et d'un nouveau job. J'ai vraiment dû réfléchir à certains de leurs problèmes, faire turbiner mon cerveau à plein régime pour garder ma crédibilité... Et c'était incomparablement plus ardu que de simplement imiter leurs codes, leurs manières, leurs façons de parler et de penser.

Parmi mes potes, un seul m'avait déconseillé de me pointer au rendez-vous que j'avais réussi à dégoter avec ce type qu'on appelait le « Roi de la fête ». C'était un autre changeling, on avait tout de suite eu des atomes crochus. Lui se nommait Edonir. Enfin, pour moi. J'ignore combien il utilisait d'identités. Personnellement, j'avais déjà complètement perdu le compte des miennes depuis que j'étais arrivée en ville. Donc, un soir, en tapant le carton, Edonir m'a dit :

« Je s'rais toi, j'irais pas.

— T'es pas moi à ce que je sache. Pourquoi t'irais pas ? Tu serais pas un peu jaloux ?

— De quoi ? D'avoir rendez-vous avec un mec qui va t'envoyer au casse-pipe juste pour se marrer ? On compte plus le nombre d'andouilles dans ton genre à s'être retrouvées égorgées ou pire. C'est parce que j't'aime bien que j'le dis. »

J'ai balayé ses arguments d'un revers de main, en balançant au passage le contenu de mon verre, ce qui indiquait peut-être qu'en réalité, il me foutait vaguement la trouille. Mais j'y suis allée malgré tout. Au bout d'un moment, il faut savoir ce qu'on veut et si l'on se donne les moyens d'y arriver ou non. Donc, je me suis pointée chez ce type sous le visage de Lunë. Je lui ai sorti le grand jeu de la ténébreuse créature qui a plus d'un tour dans son sac et j'ai attendu de voir ce qu'il avait dans les tripes. J'aurais dû me douter de la réponse, hein, qu'est-ce qu'on peut bien trouver dans des tripes, à part de la merde ?

Il m'a envoyée, en guise de test, faire la belle dans une famille de la haute. Une de celles dont tout le monde entend parler, ces cercles de nantis qui contrôlaient déjà à l'époque tout ce qui restait des commerces du pays. Moi qui rêvais de me sortir les pieds de la fange, j'étais servie. Robe coquette assortie à mon joli minois, me voilà en train de me faire passer pour une fille bien née en provenance d'une contrée

TIRE-LAINE

Je crois que j'ai commencé à me sentir vieux à quinze ans.

J'essayais de retirer ma dague du torse de mon chef, mais elle était profondément enfoncée et il me restait au mieux quelques dizaines de secondes pour terminer l'opération et prendre la fuite.

J'avais merdé. Grave. Je risquais de me griller mortellement auprès de la seule famille que j'avais jamais eue. Et je n'avais même pas voulu le tuer, à la base. Je n'ai jamais prémédité d'assassiner une personne de sang-froid pour mon propre compte. J'ai exécuté des contrats, mais c'était autre chose. Et à quinze ans, je n'en avais pas conclu beaucoup. Une dizaine tout au plus.

Mais là, j'avais ma dague toute poisseuse dans la main, ça glissait à cause du sang, je n'avais pas de prise et j'entendais déjà des bruits de pas derrière la porte. Dans quelques secondes, quelqu'un allait frapper. D'abord sur la porte, puis sur moi s'il me trouvait ici.

J'ai posé le pied sur la cage thoracique de feu mon maître, enrobé le manche de mon arme avec son foulard, empoigné le tout et tiré comme une brute. L'effort m'a projeté en arrière, un flot de sang a noyé la chemise de ma victime, mais j'avais récupéré ma lame. J'ai poussé le corps derrière son bureau et sauté par la fenêtre.

Quand je me suis relevé, dans la ruelle, j'avais toujours le même âge, mais perdu dix centimètres en hauteur et gagné autant en largeur. J'ai croisé mon reflet dans une flaque

d'eau sale avant de le brouiller pour m'y laver les mains. Petit, joufflu, rouquin. Ça me laissait au moins quelques heures pour disparaître, me débarrasser de mes vêtements tachés de sang et réapparaître ailleurs.

C'était la guerre. Je n'avais d'ailleurs connu que ça, moi. Le pays était ravagé, tout le monde manquait de tout et nous comme les autres, malgré la protection et les ressources de la guilde : quand le peuple gît, exsangue, que reste-t-il des patrimoines des plus riches ? Des miettes. Des débris. Rien qui permette aux voleurs de prospérer.

D'aussi loin que je me souviens, on ne trouvait plus dans les bas quartiers que des enfants avec leurs mères, des invalides et des vieillards. Partout, des « recruteurs » passaient et on les craignait comme la peste. Chez les pauvres, ils raflaient tous les jeunes qui paraissaient assez forts pour tenir une arme, garçons ou filles. Ils placardaient des affiches dans tous les coins, des trucs grandiloquents qui expliquaient quelle gloire attendait ceux qui « servaient la patrie » et quels enfers subiraient les autres. Ça arrivait que quelques naïfs les croient et partent à la mort. Mais nous, les gamins des rues, on s'en foutait. D'ailleurs, on ne savait pas lire. On vivait dans la misère, le cul dans la boue et les genoux dans le caniveau, on avait les yeux des affamés, mais on connaissait la vérité : ceux qui allaient se battre clamsaient. Ou revenaient estropiés. Ceux qui rentraient, quand la folie ne les avait pas rendus mutiques, nous abreuyaient de récits tellement effrayants que la mort devenait enviable. Mieux valait désertir, ou encore ne jamais partir. Les seules qui pouvaient y échapper, c'étaient les femmes avec des bébés ou de jeunes enfants. Les autres, s'ils ou elles voulaient se soustraire aux drapeaux, n'avaient qu'une possibilité : œuvrer dans des usines et fermes pour l'« effort de guerre » dans des

LA PLUME NOIRE

Peu à peu, je me suis donc bien accoutumée à la cité, à ses ruelles, à ses bouges, aux tronches de leurs habitués et je m'étais même fait deux ou trois potes avec qui picoler le soir. Sauf que je ne picolais pas dans ce genre d'endroits, faut pas déconner non plus. Si l'on prend goût à la pisse de rat qu'ils proposent dans les bouis-bouis de la basse-ville, déjà on devient plus ou moins aveugle en moins de temps qu'il n'en est nécessaire pour se retrouver sans le sou, mais surtout on y perd l'intégralité de sa cervelle. Donc, moi, je m'en tenais aux jus de chaussettes qu'on sert à ceux qui tolèrent de ne pas oublier leur chienne de vie un peu plus chaque soir. Petit à petit, je me suis approchée de mon objectif. Bon, il y a une chose à savoir à propos de la Plume noire, ça, j'avais fini par le comprendre, c'est que ce n'est pas vous qui les trouvez, ce sont eux.

En théorie, c'est très facile de se mettre en rapport avec une guilde de voleurs, il suffit de se faire prendre, et pas par la milice. Si on vous chope à dépouiller le passant dans un quartier non autorisé, on vous envoie deux-trois balaises vous informer de l'illégalité de vos actes. Et ce qui est illégal pour une guilde, c'est simplement de marcher sur ses plates-bandes. La punition ? Ça dépend de votre attitude. Souvent, c'est de payer votre dette par votre travail. Et ce prix-là, c'est précisément celui dont je voulais m'acquitter. J'ai fourré mon museau juste assez loin dans leurs affaires pour attiser leur curiosité, ma chance légendaire a fait le reste.

Le seul visage auquel je revenais régulièrement, c'était celui Lunë quand j'avais besoin de me montrer ou de réseauter. C'était peut-être la seule identité qui comptait. Qu'on me méprise sous un nom qui disparaîtrait du paysage dans une heure, quel enjeux ? Mais Lunë était ma vitrine. Alors qu'à Braga, on me connaissait surtout sous les traits d'un garçon maigrichon et passe-partout, j'avais choisie Lunë belle et dure, grande et musclée, remarquable. Mon masque le plus collant devait être apprécié et le moindre dérapage risquait de devenir mon erreur la plus chère. Mais je faisais gaffe.

Je me sentais de plus en plus sûre de moi, dans mon élément. J'attendais avec impatience de pouvoir faire mes preuves pour ma nouvelle famille. Gonflée d'arrogance par mes petits succès, j'avais soif de rencontrer ceux que j'imaginais mes pareils en matière de fourberie. Mais il fallait d'abord les localiser.

conditions de quasi-esclavage ou se dissimuler. C'était aussi à ça que servaient les guildes. Cacher. Donner à la fois un espoir d'éviter les affres de la guerre et une vie en dehors des caniveaux.

Inversement, quand on souhaitait se débarrasser de quelqu'un, il existait un moyen plus commode et moins onéreux que de le faire tuer : le signaler aux recruteurs. Mais le bruit courait qu'une fois qu'ils vous avaient mis la main dessus, vous pouviez tenter de leur graisser suffisamment la patte pour qu'ils vous oublient. Comment expliquer autrement que certaines grosses légumes n'aient pas été envoyées au combat et continuent à nous narguer dans leurs appartements de richards, derniers restes de fortunes évanouies ?

Je n'avais pas cherché à entrer dans ma guilda, ça s'était fait comme ça. On s'était rencontrés un peu par hasard, avec mon chef. Il m'avait demandé de lui rendre de menus services comme surveiller des choses, des gens... J'avais eu de l'affection pour le bonhomme au départ. Vraiment. Il m'avait parlé comme personne ne s'était adressé à moi avant. Il avait su mon secret dès le début, parce qu'à lui, on ne la lui faisait pas ; il reconnaissait les changelings. Et mieux encore, pour lui, nous avions un « don ».

Parmi les quelques véritables amis que j'ai eus, un petit nombre a eu connaissance de ma nature de métamorphe, parfois beaucoup plus rapidement que je ne l'aurais souhaité ni même pensé possible. Tous m'ont posé la question de mon rapport à mon identité. Souvent, ils me demandaient de prendre devant eux mon apparence « originelle », comme si elle pouvait être plus vraie que n'importe quelle image que je construirais.

Alors qu'eux-mêmes se définissaient par leur sexe, leur appartenance à une ethnie, une tribu, une communauté, je n'ai jamais pu avoir ces attaches. C'est peut-être la raison

de mon cynisme quant aux prétendues «valeurs» attribuées à ces catégories que personne ne choisit, mais dont tout le monde se revendique. Quand on a la possibilité d'être ce qu'on veut, de ressembler à qui l'on veut, de changer d'aspect comme d'autres de pantalon, il est facile de s'imaginer que l'on ne peut pas savoir «qui l'on est». Je ne me suis jamais posé cette question. Je sais qui je suis. Je suis un être changeant, physiquement c'est entendu, mais aussi psychiquement, comme vous tous. Et je connais les limites de mes transformations. Même si je me rends bien compte que je ne pense plus maintenant comme je pensais à dix ou vingt ans, ma personnalité profonde n'a pas tellement évolué. Ni finalement mes valeurs les plus importantes.

À quoi bon, par conséquent, me demander «à quoi je ressemble, originellement»? Je ressemble à ce que je vous montre. Vous pouvez vous faire tatouer, teindre votre chevelure, marquer votre appartenance à un groupe social par vos vêtements. La couleur de votre peau n'indique pas «qui» vous êtes, votre taille et la forme de votre nez, non plus. Vous pouvez masquer vos préoccupations, vous pouvez mentir et vous le faites sans remords, estimant légitime de ne pas vous dévoiler. Pourquoi faire preuve de davantage d'exigence envers moi qu'envers vous-même?

Pour beaucoup de gens, les changelings sont tout simplement des créatures à abattre. Je sais que mon pouvoir de métamorphose vous trouble. Vous pensez que je peux me faire passer pour un de vos proches et vous abuser. C'est vrai. D'ailleurs, le moindre inconnu a la capacité de vous dissimuler ses intentions. Pourtant, vous ne le jugez pas coupable avant de l'avoir pratiqué. Parfois, je me demande s'il n'y a pas autre chose que la peur dans ce rejet. Une pointe de jalousie? Je suis libre, libre d'intégrer n'importe quelle communauté selon mes désirs, de choisir l'endroit où je

Je choisissais au plus pratique, au plus pragmatique. Un corps tout mince pour se faufiler dans les recoins et s'y planquer. Imposant, visage épais et muscles roulants, pour impressionner. Je me faisais passer pour d'autres, aussi. Je bossais méticuleusement, devant un miroir, la finesse des traits et des expressions. Singer mimiques et accents avec méthode, ça demande du boulot!

Homme ou femme, j'alternais au besoin. Les fichus codes sociaux qui entravent les idiots asservis par leurs promesses devenaient les points d'appuis de mes coups tordus. Un homme pouvait-il user de ses charmes auprès d'un aubergiste peu loquace? J'étais un homme. Une femme serait-elle plus respectée par une commerçante renfrognée ou au contraire sous-estimée par un potentiel adversaire? J'étais une femme. J'ai appris à rendre mes oreilles pointues et, en forçant un peu, je pouvais aussi faire poindre sur mon crâne de petites cornes de démonée.

Mon apparence ne servait qu'à répondre aux attentes et jouer des préjugés. Ça m'amusait follement. Faire peur, séduire, susciter la considération, l'aversion, la confiance ou même le dégoût, tellement facile pour être tranquille, le tout sans agir, juste sur une première impression. Qui se soucie d'une vieille saoule décrépie bavant dans un coin de taverne? J'adorais ça. Sentir les regards glisser sur moi, certains d'avoir saisi tout ce qu'il y avait à saisir, alors que je ne leur envoyais que les reflets de leurs a priori pour les endormir! Capter l'attention et la tordre, par le simple calcul de l'apparence... C'était grisant. J'avais déjà joué à ce jeu à Braga, mais jamais à ce niveau. J'en tremblais d'excitation, parfois. Je prenais des risques et m'en moquais. Étais-je démasquée? Il me suffisait de garder sur moi un ou deux vêtements de rechange et une personne inconnue filait d'une passerelle à l'autre sous la pluie.

hautes sphères s'accumulaient depuis les origines de la ville. Personne, s'il en avait la possibilité, ne regardait la fange dans laquelle la société avait les pieds plantés. Certains refusaient même de croire que tout un écosystème social s'était développé là, comme si le niveau du sol n'existait plus. Et dans ce terreau fertile fleurissaient les guildes. Il y en avait de toutes sortes. Une multitude de petites associations de malheureux essayant avant tout de gérer le trafic des ressources primaires qui assurait à leurs membres la richesse de l'estomac avant celle de la bourse. De grosses organisations venant chercher l'impunité et la main-d'œuvre. Ici, on se mettait à l'abri des regards pour traiter les affaires délicates. Autant vous dire que quand je me suis retrouvée dans cette crasse, j'étais un peu à la maison. Un peu trop, d'ailleurs, puisque ce que je voulais, c'était justement changer de crémerie et passer à la vie de château. Mais j'avais épuisé toutes mes ressources pendant le voyage et pour la taxe d'entrée. Je ne possédais plus rien d'autre que mes dix doigts et de la malice à revendre. Je ne connaissais personne, je disposais donc de toute la liberté possible pour user de mes aptitudes naturelles à duper mon monde en changeant de physionomie et de nom aussi souvent que nécessaire.

Je l'ai joué assez discrètement au début, jusqu'à trouver, de fil en aiguille, à qui m'adresser. J'ai rempli quelques missions, pour les uns, pour les autres. Oh, rien de bien difficile, surtout écouter aux portes, en fait. Et j'ai l'ouïe fine. En fonction de ce que j'apprenais, je reprenais contact avec mon commanditaire ou j'allais révéler à ma cible, la bouche en cœur, qu'elle avait des roquets aux trousses. Mes identités ne duraient parfois que la journée. De toute façon, de nouvelles têtes apparaissaient tous les jours dans cette cité aux Merveilles. Un de plus un de moins, qui pouvait faire la différence ?

veux habiter et de prétendre y avoir toujours vécu. Le prix à payer pour cette liberté est grand, si je suis démasqué. Mais pourquoi le serais-je ?

Pour mon chef, ma capacité hors-norme représentait donc un « don » ! Oui. Rien de moins. J'avais bu ses paroles. Il m'avait donné chaud comme personne n'y était parvenu avant. Et puis, il y avait eu les critiques. Petites. Plus longues. À n'en plus finir. Les colères. Les coups. J'étais toujours en tort. Je reconnaissais sa justice et son autorité, alors petit à petit j'avais perdu ma superbe, mon assurance et mon désir de me faire une place. Je n'en méritais plus.

Nous étions plusieurs gamins sous sa houlette, des tire-laine, des monte-en-l'air, des assassins. Et j'avais quinze ans, donc, le jour où mon maître, celui qui m'avait appris toutes les ficelles du métier, m'avait ordonné de tuer un de mes camarades. Qu'avait merdé ce pauvre bougre pour encourir un tel sort ? Aucune idée. On testait ma loyauté et, quand j'avais refusé la mission, mon chef avait sorti une dague en réponse, comme une menace. Il avait commencé à gueuler :

« T'es qu'un lâche, un poids mort pour la guildes ! Tu vaux rien, t'es même pas digne de t'occuper d'un truc aussi simple ! »

Et puis, il avait voulu appeler quelqu'un d'autre. Je ne l'avais pas laissé marcher jusqu'à la porte. Je savais qu'on trouverait un de mes copains derrière, pas trop loin, et qu'on lui servirait un discours identique. S'il refusait également, on convoquerait le suivant, jusqu'à ce que quelqu'un accepte. Alors, j'avais agi. Je ne me souviens plus trop de ce que j'avais dit en plantant ma propre lame dans la poitrine de mon mentor, une banalité un peu idiote, sûrement, sur la lâcheté et ce que j'en pensais, à l'époque. J'ai un brin revu ma

philosophie depuis, mais je n'ai jamais regretté mon coup de poignard. En fait, ça a été une vraie libération. L'homme m'avait tellement à sa botte que j'aurais pu pleurer, sur le coup, avant de réaliser que j'étais désormais libre de celui qui ne me parlait que pour me rabaisser, me dénigrer... Que j'étais désormais libre d'avancer.

Alors quand je suis revenu au repère la bouche en cœur, quelques heures plus tard, sous les traits habituels du gamin aux cheveux noirs, aux yeux bruns et plutôt maigre que tout le monde connaissait, j'ai fait semblant de me lamenter un peu, puis je suis allé jurer de venger celui qui m'avait tout appris dans les jupes de son supérieur. C'est comme ça qu'on progresse dans une guilde. La mienne était miteuse parce qu'avec tous les fins esprits qui la composaient, personne n'a jamais trouvé qui avait tué mon maître. Oui, ma « première famille » était crétine, c'est comme ça. Et ça m'arrangeait bien.

À dix-sept ans, j'en ai eu ma claque. Adieu, ma compagnie... Je suis parti du jour au lendemain. J'en avais ras la casquette des histoires des uns et des autres, des accusations pour un oui et pour un non, de la paranoïa de tous. À leur décharge, comme nous manquions de tout, chacun tenait tout le monde pour suspect et, quand la faim vient de surcroît se mêler d'une telle situation, n'importe quel petit rien peut exploser. Dans ce climat, on se demande toujours si celui qui nous jure fidélité n'est pas le même que celui qui a vidé la réserve de bouffe la veille. Tout ça cumulé, ça faisait beaucoup. La méfiance avait cédé à l'aveuglement. Et comme j'avais été un peu contaminé par l'ambiance, j'ai décidé de mettre les voiles. J'ai quitté ma ville. Adieu, puante Braga.

Discrètement—il fallait bien éviter les patrouilles de recruteurs et les bataillons en transit—, j'ai rejoint des passeurs

sculptées, comme un gentil voyageur, et vous comprendrez le sens du mot « naufrage ».

Pour nous, l'arrivée s'est faite par le bas. Le mur, si grand que sa crête crénelée se perdait dans la brume, nous écrasait de sa hauteur. On accède à cette porte par des chemins de chèvres escarpés, bien loin de la voie habituelle. J'ai payé un montant élevé à l'absurde pour le droit d'entrer dans la cité, mais je n'en avais cure—oh, je n'avais pas pensé à vous dire que j'étais parti avec la caisse, peut-être ? Vous croyez quoi, que je me serais engagé dans un tel voyage les mains vides ? Qu'est-ce que vous ne comprenez pas dans le concept de « voleur » ?

Une fois la taxe acquittée, j'ai pu m'établir dans cette cité mythique que j'avais tant de fois parcourue en imagination. Du pain béni pour qui a le cœur à la magouille. Là, je savais que je trouverais une guilde d'un peu plus haute volée que celle que je venais de dépouiller. Une guilde dont on m'avait parlé, à mots couverts et à qui j'avais bien envie de montrer mes talents.

Pour inaugurer cette nouvelle vie, j'ai pris un nouveau visage comme identité « principale », celle que j'utiliserais pour nouer mes premiers contacts et à tisser un début de réseau. Chevelure lumineuse et exubérante, yeux de velours, bouche décidée, formes opulentes... Et un nouveau nom, Lunë. J'avais toujours apprécié être une femme, parce qu'on ne compte pas les abrutis qui voient dans l'absence de service trois-pièces un signe de faiblesse. Du coup, ils vous sous-estiment, jusqu'à s'apercevoir que c'est votre genou qui leur écrase la tête au sol pendant que votre main tranche leur carotide. Ou vole leur bourse. C'est presque trop facile.

Je m'étais installée tout en bas. Entre les arcs-boutants sous lesquels vivait toute une faune, tous les rebus des

finies pour que deux personnes se croisent sans se toucher. Loin de répondre à vos questions, tout cela en soulèvera de nouvelles. Et puis, vous entrerez probablement dans la Garde moyenne, l'une des tours contiguës aux murs extérieurs. Vous vous rendrez compte que ça correspond à l'idée que l'on peut se faire d'une ruche habitée d'hommes et de femmes au lieu d'insectes. Le hall si grand qu'il sert de forum et de place de marché. Les négoces, la criée, la milice qui patrouille dans ses uniformes vert sombre... Vous attendrez quelques minutes que vos yeux s'accoutument à cette lumière particulière, colorée par toutes les lanternes qui brûlent jour et nuit pour pallier le manque de soleil. Vos oreilles distingueront petit à petit, au milieu du brouhaha puissant et incessant, les voix des commerçants qui vous interpellent sans cesse, inlassablement, puis vous oublieront aussi vite pour haranguer vos voisins.

Un peu assourdi, un peu enivré sans avoir bu, vous longerez la sinueuse voie marchande qui monte vers les étages résidentiels. L'éloignement de la foule vous donnera une curieuse impression de silence ouaté alors que vous continuerez à vous en prendre plein les esgourdes. Vous atteindrez les petits appartements des bourgeois moyens, puis les places plus vastes de l'aristocratie. Plus haut, plus riche, aussi simple que ça. Ensuite, vous aurez certainement envie de jeter un coup d'œil à l'extérieur, donc vous chercherez une des nombreuses verrières qui permettent au jour d'entrer ou bien vous emprunterez une passerelle. Là, vous aurez le vertige devant la forêt de tours, larges ou étroites, les jardins suspendus, les terrasses où se prélassent une noblesse chamarrée et l'infinité de possibles qui s'offre à votre regard. Et puis, vous descendrez dans les niveaux inférieurs au lieu de rester cantonné aux « Flèches » lumineuses et bien

pour rallier la plus grande cité du pays, encastrée dans sa vallée rocheuse, beaucoup plus loin du front. Ils m'ont affecté à un groupe de trois autres volontaires à l'exil. En quittant Braga, notre guide, un type couvert d'un fatras de cuir et de tissus, dont on ne distinguait que les yeux, nous a mis au parfum :

« On n'attire pas l'attention. Celui qui se fait remarquer, ici, il est mort ou il part pour la guerre. Y a que des patrouilles, pas d'amis. Alors, silence. Total.

— Et les paysans ?

— Y en a pas avant plusieurs dizaines de kils. Ils ont tout abandonné. Et s'il en reste, s'ils nous voient, ils nous vendront à la soldatesque. On peut pas prendre ce risque. »

Nous avons marché pendant des semaines. Ma ville d'origine se situait assez près des zones de combat, ça expliquait probablement qu'on y rencontre tant de recruteurs et, parfois, un détachement de l'armée accompagné d'une de ces colossales machines à vapeur qui avançaient dans le brouillard échappé de leurs tuyères comme des géants fantomatiques. Certains rêvaient de contrôler leur puissance. Moi, je les trouvais effrayantes.

Nous avons marché sous les étoiles dans le vent glacé, nos manteaux serrés, nos mains calées sous nos bras ou au fond de nos poches, une goutte persistante au nez, bonnets enfoncés jusqu'aux yeux. Nous avons couru sous la pluie battante pour nous cacher et attendre dans un silence angoissé alors qu'une silhouette inquiétante, une ombre suspecte, apparaissait au bout du chemin. Nous avons rampé dans les fossés humides et gelés en tâchant de faire bouger les grandes herbes jaunes qui y poussaient le moins possible, l'estomac noué. Nous avons convenu d'un signal qui voulait dire « dispersez-vous ! », un petit sifflement qui ressemblait à s'y méprendre au cri d'alarme d'un moineau local.

Mais ça ne suffisait pas toujours. Nous sommes partis à cinq et, au bout de trois jours, nous n'étions plus que quatre. Je ne connaissais pas celui qu'ils ont pris. En trois jours de marche silencieuse, on ne tisse pas vraiment de lien. Mais je savais qu'il essayait de rejoindre sa famille. C'était un déserteur. Son regard brûlait de la fièvre de ceux qui en ont trop vu et ne se raccrochent plus qu'à un espoir, obsessionnel. Il s'est battu jusqu'au bout, mais pas contre l'ennemi. C'était contre sa propre armée, quand il a été repéré par une patrouille. On l'a vu mourir de loin, sans pouvoir rien faire. Un beau combat, mené avec le courage de son accablement, de sa folie. Des gerbes de sang noir dans la brume du petit matin. Des cris. De la colère. De la peur. De la rage. Pour lui, plus de famille. Ils l'attendront éternellement, sans jamais savoir ce qu'il est devenu. Son cadavre n'a pas été emporté, n'a pas été enterré. Il a juste été abandonné dans le fossé au bord de la route, à la merci des chiens errants, des renards et des loups. Nous, on a entassé quelques grosses pierres dessus, c'est tout. On ne devait pas perdre de temps. Le temps, c'est pour les vivants qu'il est précieux, les morts s'en foutent. Et au fond, je pense qu'ils s'en foutent aussi de finir par se balader dans vingt ou cinquante estomacs de carnassiers à qui ils ressemblaient bien plus qu'aux vers ou aux asticots à qui on laisse habituellement ce genre de boulot.

Dans notre périple, ceux qui n'étaient pas assez discrets devaient savoir courir vite. Nous avons parcouru des plaines marécageuses où il était facile de se planquer et puis nous sommes arrivés aux premières montagnes. Il faisait beaucoup plus froid. Nous devons prendre les plus petits sentiers en évitant les cols traversés par les troupes. Nous les avons vus parfois de très près, ces candidats à la gloire de la mort, dans leurs uniformes passés, déjà usés, tissu et esprit, le regard résigné. Certains masquaient la peur dans la colère,

regard farouche et sombre. Ils étaient tous beaucoup trop jeunes.

En reculant à l'intérieur du pays, nous rencontrions moins de patrouilles, moins d'escadrons en déplacement. Nous avançons rapidement, dès que le soleil se planquait derrière l'horizon, ombres grises dans les rocaillies brumeuses, et nous nous arrêtons dans diverses cachettes la journée. Notre guide connaissait des alliés et, quand nous arrivions chez eux, nous pouvions dormir sous un toit et profiter d'un repas chaud. Soupe, pain grillé et fromage sec fondu, le grand luxe !

Finalement, au bout d'environ un mois d'un voyage harassant, les murs immenses de la cité des Flèches, avec ses pointes plus immenses encore, se sont découpés au milieu des pics des Aiguilles stellaires. L'espoir. Enfin. Le repos ? Non, le début des emmerdes, mais au moins, celles-là, on les avait choisies !

Si vous débarquez à la cité des Flèches par le pont du Col de la Vertu—Verrue, pour les intimes—et la grande porte, il se peut que vous vous étonniez de son surnom de cité des Naufragés, d'autant qu'elle ne borde aucune mer, mais se niche au sein d'une boucle du large Aas. Le fleuve laiteux creuse l'énorme falaise des Aiguilles stellaires, un massif montagneux aussi dangereux qu'aride dont le seul mérite est de protéger la ville des invasions. La cité se confond si bien avec la roche que vous suivrez la voie qui monte vers les immenses tours en vous demandant s'il s'agit de structures naturelles ou de constructions humaines. Plus vous vous en approchez, mieux vous distinguerez, à l'intérieur de l'enceinte, les sculptures qui les ornent, les arcs-boutants qui plongent dans les profondeurs sous vos pieds, les passerelles au-dessus de vos têtes, assez larges pour permettre à plusieurs voitures à cheval de marcher de front ou trop